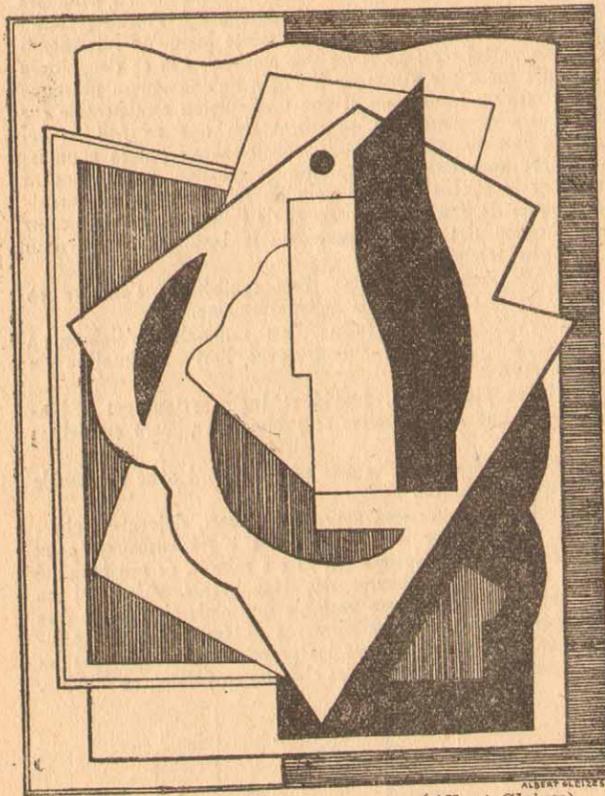


en Grèce, au Moyen Age ou au début de la Renaissance. Le visage formel temporaire résulte des possibilités matérielles du temps où ces œuvres furent élaborées. Dans tous les temps les lois constructives des œuvres d'art furent identiques, apprises qu'elles étaient sur la nature qui n'a pas changé ses moyens d'action. La nature nous montre à quelle variété elle atteint en appliquant diversement les possibilités de ces lois. La nature a de l'imagination, mais cette imagination est toujours dominée par la loi sans cela on ne saurait pas qu'elle a de l'imagination. Ainsi la connaissance des lois d'organisations naturelles n'est pas une entrave à l'imagination des hommes, lois d'organisation anonymes qui soumettent toutes les résistances anarchiques. C'est par elles que nous saurons si l'artiste qui a fait une œuvre a de l'imagination, ou s'il ne s'est livré qu'au hasard, qu'à la fantaisie débridée, qu'aux pires excès déformateurs de sa raison mal conduite qui l'a poussé vers l'abîme.



(Albert Gleizes)

Car, si l'homme est, en principe, l'intelligence sensible de l'Univers, celui qui doit mettre de l'ordre dans le grand dictionnaire que lui propose la nature, il est en vérité, presque toujours inférieur aux animaux guidés par l'instinct, précisément parce qu'il porte en lui ce filtre, la raison, qu'il ne sait pas manier. Ainsi peut-on ramener aux méfaits de cette raison les catastrophes périodiques qui s'abattent sur le troupeau humain et l'impossibilité où elle se trouve d'abandonner ses certitudes qui constituent un système de principes auquel elle continue à croire alors que les événements ont prouvé leur caducité.

Demain un ordre social raisonnable s'imposera par la force des choses sur le chaos actuel. Il ne sera ni renaissant, ni néo. Tout se tenant, les arts plastiques seront à cet ordre social dans le même rapport que les arts plastiques du XVI<sup>e</sup> siècle furent à l'organisation monarchique d'alors. Réaliste,

cet ordre, mais pas dans le sens débrouillard actuel, plus près de l'essence des choses réelles simplement, — synthétique du fait qu'il aura résolu le problème des classes pour régler le sort de l'individu et de l'espèce. Réalistes, seront les arts plastiques, mais pas dans le sens superficiel actuel, plus près de l'essence des choses réelles simplement, — synthétique du fait d'avoir résolu le problème des pittoresques accidentels au profit de l'universalisation de l'idée de forme reposant sur la généralisation.

La raison ordonnée qui se cristallise d'abord dans quelques consciences individuelles s'étalera sur l'ensemble auquel elle communiquera son équilibre. Les arts plastiques ne seront plus alors des fantaisies sur le vieux mode extérieur déformé jusqu'à la monstruosité, mais l'épanouissement d'harmonies basées sur le nombre, constituant la perfection des rapports et des proportions, ce vœu ultime de l'ordre naturel.

Je n'ajouterai rien à ces choses. Elles sont définitives. Elles peuvent clore cette étude, comme un ordre du jour termine et sanctionne une longue discussion. Elles définissent le vœu des hommes qui pensent et qui sont révolutionnaires, et qui, au culte de la Beauté, ajoutent la Bonté.

J'ai choisi à dessein ces quelques noms d'artistes : il s'agissait, encore une fois, de marquer étroitement une tendance. Mais comment pourrait-on, et de gaieté de cœur, oublier tant d'autres peintres dont l'œuvre est déjà grande ou si pleine d'espoirs : les Dunoyer de Segonzac, Antoine Villard, Yves Alix, Favory, Sabbagh, Robert Villard, Barat-Levraux, et Gimmi, Picart-le-Doux, Ramey, et l'admirable Tobeen, et Mme Barbusse dont l'œuvre est déjà si riche de promesses, et Marguerite Crissay, Odette Chauvet, Suzanne Valadon ? Or, je sais bien que j'en oublie : mais n'est-ce point un réconfort de penser que les vrais artistes sont assez nombreux pour que l'on risque d'être injuste en manquant de mémoire ?...

\*\*

Et voici que la place va me manquer devant que j'aie pu dire un mot de la sculpture. Je me hâterai donc.

Certes, nous voyons que si, cette année, la peinture excelle, son admirable sœur n'offre point à notre attention des œuvres d'un intérêt aussi marqué.

La raison que j'ai donnée de l'inquiétude où les peintres se trouvent explique mieux encore l'hésitation de nos sculpteurs.

Même, l'inexistence de l'architecture a des effets autrement désastreux quand il s'agit des œuvres qu'on taille dans la pierre. Or, on peut concevoir à la rigueur que la peinture s'accommode d'une existence indépendante. Mais la sculpture ? La matière dont elle vit n'est-elle pas la même que celle dont on fait les murailles des monuments ? Le tableau de chevalet, passe encore ! Mais l'objet sculpté, que devient-il, s'il n'est en effet qu'un objet détaché, s'il ne participe point, comme le pilier ou la caryatide, à l'économie de l'édifice ?

...Cependant des œuvres comme celles d'Auguste Guénot (*Bacchante à l'enfant*) et d'Aristide Maillol (*Jeune fille au bain*), nous autorisent aussi à nourrir maints espoirs. La pierre de Maillol est vraiment admirable.

Et ce grec d'une époque mycénienne est un maître éminent. Les masses qu'il construit, immobiles et lourdes, ne sont que de la force — de cette force à l'état statique dont je parlais dernièrement. Aristide Maillol a parfaitement compris ce que devait être l'œuvre architecturale. Rien d'impressionniste en ce qu'il fait. Aucun mouvement inutile. Aucun trou. Et voilà bien l'image de l'éternité...

## Lectures et Débats

Sous cette rubrique « Clarté » engage dès aujourd'hui la lutte contre la fausse intellectualité de la plupart des revues françaises et étrangères. Deux de nos collaborateurs les plus appréciés, Parijanine et Bazalgette, vont prendre à tâche chaque quinzaine de relever dans les innombrables publications internationales, la sottise et la fausseté des allégations de ceux qui se prétendent les représentants les plus désintéressés et les plus qualifiés de la classe « des intellectuels ».

### Poésie nouvelle, Esprit nouveau

Par PARIJANINE

Le trait dominant des lettres françaises, n'est-ce pas, aujourd'hui, l'ironie ? N'est-ce pas la blague, plus ou moins gaie, plus ou moins brillante et opulente ? Et sur quelle grande idée, sur quel généreux sentiment, sur quel espoir, sur quel amour, l'ironie française n'a-t-elle point imposé les zigzags de ses tergiversations, les griffonnages de ses caprices ? Sur quoi la blague française n'a-t-elle point craché ?

S'agit-il de maintenir une tradition ? Sommes-nous toujours aussi follement gais que les clercs de Notre-Dame, que les princes de la basoche ? Mais dites-vous bien que ces jeunes gens-là, ces ancêtres, croyaient en Dieu, croyaient au diable, commettaient souvent des crimes de fanatisme et pleuraient tout bonnement, très sincèrement, leurs péchés !

Faut-il évoquer l'ardente, l'enthousiaste vésanie de la Renaissance, le rire solaire de Rabelais qui féconde la sagesse et fait mûrir les humeurs ? Faut-il songer même au sourire pensif de Montaigne ? Hélas ! Montaigne cherchait la vérité et maître François la tenait, toute nue, toute frétilante, toute rageuse, dans sa manche.

Ni La Fontaine, qui admirait Baruch et vantait l'esprit des animaux, ni Molière, qui bâtonnait les fats, ne nous ressemblent. Ne parlons pas même de Voltaire : ce fut un pratiquant de la raison et un fauteur de propagande ; ce fut un homme de foi !

La Grande Révolution fut un acte de foi. Le romantisme est une explosion de tristesse, de dégoût, de générosités individuelles, d'appels à l'humanité. Révolution et romantisme sont aujourd'hui déconsidérés.

On se demande comment il se peut que Stendhal soit encore à la mode, lui qui sut aimer d'amour, qui détesta les dilettantes, pensa et s'efforça d'exprimer nettement sa pensée.

Ces réflexions ne s'adressent point à nos chroniqueurs de journaux. Il ne s'agit point, ici, de vitupérer les calembredaines quotidiennes de ces infortunés qui étudient les hommes et les œuvres en grignotant un sandwich, qui les jugent dans l'antichambre d'un directeur.

Les bons lettrés de jadis, et les bons esprits, connaissaient une différence entre la littérature de toujours et la littérature de tous les jours. Le texte des revues françaises et surtout des petites revues n'avait rien de commun avec celui des grands journaux.

L'ironie bête, la blague malfaisante, le tour de passe-passe typographique servent aujourd'hui à remplacer des

sentiments que le canon a sans doute massacrés, des idées probablement volatilisées par un feu d'enfer.

La poésie française a survécu au génial Mallarmé ; non point en conservant le point et la virgule qui sont d'ailleurs plus significatifs que les « blancs » de M. Cocteau et de ses imitateurs, — car on imite tout, même les « blancs » ! — et non point en détruisant jusqu'aux vestiges du vers classique ; mais en multipliant ses chants dans lesquels se résument, se concentrent, les plus nobles émotions de la créature, ses douleurs et ses joies.

La pensée française survit au pathos verbal de M. Marinetti (et c'est beaucoup dire, car les élucubrations lyriques de cet homme riche consistaient surtout en onomatopées), et elle doit réagir contre le charlatanisme de ceux qui, n'ayant point de foi, se vantent de créer un esprit nouveau ; qui, n'ayant aucune espérance, nous annoncent un art inconnu ; qui, n'ayant point d'amour, préconisent le culte des machines.

Il est inadmissible en effet que l'on sorte de la guerre et que l'on entre dans la fournaise de la « paix » portant en soi son âme de 1914, son âme d'enfant ; il est impossible que la souffrance humaine, même dépourvue de cette habileté que possèdent les académiciens, ne sache point jeter un cri plus sonore que la sombre voix de l'Alighieri ; il sera beau, le jour où les hommes, réconciliés dans le culte de la vie, estimeront à leur juste valeur.

*l'hélice, le rail,  
l'électro-moto, la linotype, le trolley,  
tracteurs, fardiens, automobiles,  
ateliers mécaniques, railways*

et surtout

*Valeurs de banques, d'assurances et sociétés foncières  
Valeurs coloniales et de plantations  
métallurgiques, pétrolifères (Mexican, Shell-Royal  
Dutch Standard Oil)  
mines d'or, trusts, Cies de Navigation*

sinistres symboles, naises beautés dont se contente, pour le moment, M. Nicolas Beauvuin, directeur de la *Vie des Lettres*.

Le mandarisme a évolué. Il fuit la solitude où se confinaient, à tort ou à raison, les raffinés de naguère, grands et petits ; mais non point encore, — bien qu'il ait parfois cette prétention, — pour se mêler aux foules, pour vivre de cette « vie unanime » qui instituerait une sorte de collectivisme spirituel fort désirable, mais dont ils ont horreur.